



Bill T. Jones



Comment avez-vous atterri à l'Opéra-Ballet de Lyon ?

J'avais présenté une chorégraphie à Lyon et elle a eu du succès, on m'a donc demandé d'être chorégraphe résident à l'Opéra-Ballet. Mon contrat a été renouvelé pour deux années supplémentaires, mais je ne suis à Lyon que deux mois par an. Je m'y sens bien. J'ai de nombreux amis à Paris mais je trouve que Lyon est une ville très agréable, même si je ne parle pas français.

Le fait d'être étranger, noir, gay et séropositif, cela ne vous rend pas un peu martien ?

Non, pas du tout. J'arrive même à établir un contact assez spécial avec les Français. Le public voit d'abord la danse, pas le chorégraphe. Les danseurs de la Maison de la danse sont fantastiques. J'ai beaucoup appris des Français et je n'attends pas d'eux les mêmes choses que j'attends des Américains. J'ai toujours entendu dire que les Français sont surtout intéressés par la représentation, alors qu'en ce qui me concerne, je suis très marqué par ce qui est à l'intérieur, par l'histoire, par la signification de la sexualité.

Les chorégraphes parlent souvent de problèmes très graves d'une manière très abstraite.

Je vois ce que vous voulez dire. Aux États-Unis, les chorégraphes noirs parlent de sujets très précis comme l'esclavage, la pauvreté, les problèmes liés aux femmes, aux enfants. Certains chorégraphes que j'adore sont très abstraits. Pour moi, un artiste n'est obligé à rien. Mais, d'un autre côté, que doit dire cet artiste ? Quand les artistes se cachent derrière l'abstraction, c'est qu'ils ont peur d'exprimer leurs sentiments. Les gens qui arrivent à exprimer librement leurs sentiments n'ont pas à parler de la guerre, du sida, etc. Si vous voulez faire quelque chose sur les Noirs ou sur les gays en France, c'est très difficile parce qu'il faut être impeccable sur le plan formel. Les chorégraphes français sont fantastiquement bons sur un plan technique, mais on peut se demander ce qui se passe sur le plan des risques qui sont pris.

Avec son ami Arnie Zane, Bill T. Jones a créé la compagnie de danse qui a récemment présenté en France sa dernière création, « Still/Here ». Entretien avec un rôle-modèle identitaire qui se trouve être un grand chorégraphe moderne.

Pourquoi la danse est-elle si polie ? Quand Michael Clark est arrivé, tout ce que les gens voyaient, c'était son pouvoir de choquer.

Parce qu'il poussait les limites. Il apportait des valeurs qui venaient de l'underground. Il choquait parce qu'il mettait son homosexualité au premier plan de son travail. Certains de ses danseurs étaient nus ou travestis. et cela n'altérait pas la technicité de sa chorégraphie. C'est le but de l'avant-garde : amener ces valeurs et les diluer dans la masse. C'est comme cela que la culture change et que les mentalités évoluent.

« J'aime assez l'idée que je représente une sexualité heureuse, sans cruauté. »

Comment décririez-vous votre style à quelqu'un qui ne connaît rien à la danse ? Mon style est puissant, très éclectique et passionné. Mes danseurs reflètent la variété du monde. Je suis un formaliste, j'aime la forme pure. Mais j'ai un cœur d'expressionniste. Je veux montrer des sentiments, une prise de conscience. Dans les années quatre-vingts, les chorégraphes étaient attirés par le glamour, alors que j'ai toujours choisi des danseurs qui ne reflétaient pas l'idéal de la danse telle qu'on la concevait alors.

Comment organisez-vous votre troupe ? Je refuse d'être un père ou une mère. Je demande beaucoup. Ce que je fais est spirituel. Si quelqu'un veut travailler avec moi, il doit le comprendre. J'écoute tout le monde, car je crois qu'un leader n'a pas toujours toutes les

réponses. Il faut être un bon manager avant tout. J'ai toujours été ambitieux, même avant d'être séropositif. Je viens d'une famille pauvre, nous étions douze frères et sœurs. Mais j'ai évolué, je suis plus détendu aujourd'hui que je ne l'étais il y a trois ans. J'ai plus de succès, je suis amoureux.

Vous êtes un sex-symbol.

J'aime assez l'idée que je représente une sexualité heureuse, sans cruauté.

Le fait d'être séropositif ne vous a pas poussé à aller plus vite ?

Si, au début. Quand j'ai vu mon ami Arnie Zane mourir, j'ai cru que ma vie était finie. Quand on est jeune, on croit que la vie ne s'arrêtera jamais, qu'on est invincible. Et puis l'arrivée du virus bouleverse toute votre vie, on vraiment l'impression que tout est fini, qu'on va disparaître dans l'instant. Et finalement, on réalise qu'on ne va pas mourir, enfin, pas tout de suite en tout cas. Depuis quatre ans, j'ai appris à vivre avec. De toute façon, que faire quand on vit plus longtemps que ce qu'on imaginait au départ ? Il faut bien continuer à travailler.

Que veut dire le « T » dans Bill T. Jones ? C'est pour Tass. Ne me demandez pas ce que ça veut dire, je n'en suis pas sûr. Il y avait un gouverneur raciste de l'État de Géorgie qui s'appelait Tass. Et mon père, comme beaucoup de Noirs, se moquait de lui à travers des chansons ou des plaisanteries. Et ma famille a repris le nom de ce gouverneur que nous détestions tous. N'est-ce pas étrange ? **TÉTU**